

LA SEMAINE

Beaucoup de paroles et peu de faits à l'horizon politique de cette semaine. Toutefois, comme les racontars internationaux ont généralement quelque valeur, je vais résumer les plus récents.

Le roi d'Italie et la reine Hélène viennent à peine de quitter Paris, qu'on y annonce déjà la visite du jeune roi d'Espagne, en mai prochain. Les nations latines visent, dit-on, à une entente, à même de déjouer les combinaisons des capitales du Nord. Les mots diplomatiques, très polis, prononcés à travers des écrans composés de millions de baïonnettes, vont quand même leur petit train. Ainsi, un ministre russe trouve superbe le traité d'arbitrage anglo-français et prétend que l'exemple sera suivi.

Toujours de Paris vient la nouvelle de la fin prochaine de la liberté d'enseignement au pays de M. Combes, et l'adoption probable du service militaire de deux ans.

Pour avoir trop aimé les armes et les conquêtes, territoriales s'entend, le grandissime Empereur du Sahara risque de se faire appréhender par la gendarmerie, dans son pays natal, puis de s'en faire bannir. C'est assez de quoi faire réfléchir un empereur, qui, en désespoir de cause, n'aura plus qu'à aller danser la bamboula parmi ses sujets du désert.

De Berlin on nous fait savoir qu'un train, machine système Siemens, a obtenu une vitesse de 207 kilomètres à l'heure, soit 130 milles ; c'est très beau, très rapide. Gare la casse. Où s'arrêtera-t-on, engagé que l'on est en de si vertigineuses courses ?

Sa Sainteté Pie X, après sa magistrale encyclique, que les grands journaux nous permettaient de lire ces jours-ci, a par deux actes notoire presque défini sa ligne de conduite future.

En refusant à Alphonse XIII la permission de visiter le roi d'Italie, le Pape montre bien qu'il veut, inflexible, suivre la ligne de conduite adoptée par son prédécesseur, au sujet de la visite des souverains catholiques à Rome. Et, en accordant une décoration pontificale, à l'organisateur du premier pèlerinage américain de son pontificat, il prouve que sa sollicitude s'étend également à tous les catholiques, qu'ils appartiennent à un Etat dit catholique ou non.

Au Maroc, les troupes du Sultan se sont fait battre. A chacun son tour en ce pays, paraît-il. Des Balkans, fort peu de nouvelles ; le calme n'y règne pas, croyez-le, mais le mot d'ordre est au silence, sans doute parce que de plus redoutables nuages s'amoncellent ailleurs.

Quand je vous le disais, que la Presse associée est une très belle institution pour renseigner les peuples ! Qu'en pensent les lecteurs ?

En extrême Orient, on déclare la guerre inévitable entre la Russie et le Japon ; mais peut-être cela s'arrangera. En tous cas, les plus fins n'en peuvent rien dire, sinon que de chaque côté on fait montre de forces disponibles et s'équilibrant plus ou moins.

L'arbitrage au sujet de l'Alaska, dont je parle dans mes échos, fait couler des flots d'encre et dessèche bien des gosiers en ce moment. Au petit bonheur enregistrons diverses opinions.

C'est d'abord un journal anglais qui traite M. Laurier de "Deloyal". Quelle ironie ! et combien notre premier ministre doit regretter "in petto" certaine phrase prononcée lors du jubilé Victoria.

Puis, c'est un quidam, exalté, qui nous fait grâce de la vie, par pure humanité ! L'ogre montre les dents. Sommes-nous encore des enfants ? L'avenir saura résoudre ce problème. Un autre nous dit que nous devrions être fiers de ce qui arrive. Il y a des gens qui se résignent facilement.

Quelqu'un conseille, en revanche, d'acheter le Groenland, afin d'éviter un nouvel arbitrage à l'Est.....

Carnegie, lui, va plus loin, il voudrait fusionner le Canada, les Etats-Unis et les Iles Britan-

niques en un seul tout. Certains hommes ne doutent de rien ; nous lui souhaitons beaucoup de succès.

En attendant, le Canada, peu satisfait des façons d'agir de l'oncle Sam, dénoncerait le "modus vivendi" des pêcheries américaines de l'Atlantique. Terre-Neuve suivrait cet exemple, et les Yankees seraient peut-être condamnés à faire gras à perpétuité. C'est fâcheux, même pour un peuple riche.

Quant à Redmond, il n'est guère content des vucs gigantesques de Carnegie, et il se déclare contre l'émigration irlandaise. Disant : que la majorité des travailleurs irlandais sont mieux chez eux qu'aux Etats-Unis. C'est significatif !

L. d'O.

AUTOUR DES TOMBEAUX

Le mois de novembre nous ramène la fête des morts, fête douloureuse où chacun, avec une piété plus tendre et un coeur plus ému, pense à ses chers disparus ; fête silencieuse et recueillie où la grande famille chrétienne est hantée par les souvenirs d'outre-tombe.

On parle moins haut au foyer, on se dit bonjour et bonsoir à voix basse, avec une arrière-pensée. Cette pensée, qu'on n'a pas besoin d'exprimer, va aux absents, aux âmes que nous aimions et qui sont parties, à ceux que l'on n'a plus mais qu'on revoit toujours.

Nos grandes villes, affairées et agitées, sceptiques et moqueuses, prennent elles-mêmes, comme nos plus modestes campagnes, un air plus grave.

Il y a un mouvement de population du côté des cimetières, une sorte de procession et de pèlerinage consacré vers ces champs du repos où dorment ceux qui nous attendent.

Il n'est pauvre si pauvre qui, en allant visiter les siens, ne veuille les fleurir d'un bouquet ; ou plutôt, ces jours-là, il n'y a ni pauvres ni riches, il n'y a que des gens en vêtements noirs qui viennent, les uns prier, les autres rêver devant des tombeaux.

Et tous ces visiteurs, qui se rencontrent, sans se parler, dans les allées des cimetières déjà parsemées de feuilles mortes, ne sont, bien qu'ils ne se connaissent pas, ni étrangers, ni indifférents les uns pour les autres. Ils sont unis dans une pensée commune par le voisinage de la mort ; ils sentent, en se voyant dans le même lieu, en accomplissant le même devoir, qu'ils ont les mêmes épreuves et les mêmes regrets.

La fraternité humaine est enseignée par la souffrance humaine. Tous ces yeux qui se regardent là-bas sont des yeux qui ont pleuré de la même façon.

* * *

Le spectacle varie peu, au champ de la mort. De quelque côté que l'on se tourne, c'est la tristesse qui pleure et qui prie.

Ici, devant un marbre tumulaire portant gravé un nom bien cher, une pauvre veuve, jeune encore, se tient immobile, comme pétrifiée par le malheur.

Son attitude, son regard, ses lèvres entr'ouvertes pour livrer passage à la prière qui monte de son coeur, tout en elle exprime l'élan de l'âme vers les horizons infinis, vers l'être qui fut, vers le compagnon de route envolé.

Là, c'est une famille en habits de deuil qui sème des fleurs sur une tombe, en égrenant pieusement le chapelet.

Plus loin, c'est une enfant qui pleure, agenouillée devant une petite croix de bois. Elle est vêtue à la façon des pauvres, pauvre elle-même et déjà orpheline. La mort, en tarissant pour elle les sources les plus pures et les plus profondes de nos joies terrestres, a fait en son coeur une blessure inguérissable.

La souffrance, la vie dépouillée dans sa fleur, désenchantée dans son printemps, voilà pour elle la douloureuse réalité.

Elle n'a pas de fleurs à répandre sur la tombe des siens, elle n'a que ses prières et ses larmes, mais un passant, que la sympathie si naturelle aux coeurs bien-nés incline vers ce petit être qui n'a plus de père pour la défendre, plus de mère pour la consoler, laisse tomber son bouquet aux genoux de l'orpheline. Celle-ci relève la tête, et à travers ses larmes, sourit à l'étranger compatissant.

* * *

Ce qui frappe dans toutes ces manifestations de la douleur, en face des tombeaux, c'est la sublime confiance et l'admirable espoir des coeurs. C'est la foi de tous ces chrétiens, des petits et des grands, du pauvre comme du riche ; la foi, ce dernier trésor de consolation pour la pitoyable humanité, qui porte à converser par delà la tombe avec les parents et amis disparus.

A travers ces âmes que réunit une commune douleur, une même pensée de charité compatissante, on sent passer le rayonnement des espérances d'outre-tombe, je ne sais quelle puissance mystérieuse qui berce la souffrance et rend les larmes moins amères.

Ce qu'on appelle la Libre-Pensée aura beau faire, et le matérialisme scientifique ou prétendu tel aura beau dire : le culte des morts et, avec lui, la certitude ou l'espérance d'une autre vie au delà de la tombe, d'un rendez-vous suprême qui réunira dans l'amour, dans la lumière et dans la paix, ceux qui ont vécu ensemble ici-bas, sont des sentiments aussi anciens que le coeur de l'homme. Et voilà pourquoi, tant qu'il y aura des hommes, le culte des morts gardera des fidèles.

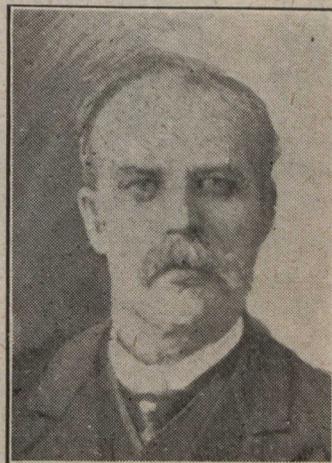
Le petit bouquet, apporté par une pauvre femme en deuil sur la tombe de son mari ou de son enfant, en dira toujours plus long que les discours des esprits forts, et les humbles fleurs qui composent ce bouquet ne se faneront pas de sitôt sur le chemin de la vieille humanité.

"Peut-on douter sur un tombeau !"

Sur la tombe vénérée des parents ou des amis, on croit ou on regrette de ne pas croire.

D. L.

A LA
MEMOIRE DE
M. ISRAEL
GOD CHARLES,
Décédé à l'âge de
72 ans et 4 mois,
au Sault au Récollet



Hélas ! il est parti celui que nous pleurons, Celui dont les vertus étaient notre envie, Celui dont la mort sainte que tous nous envions, Hélas ! il est parti sans regretter la vie...

Et, pourquoi regretter le séjour d'ici-bas ? Séjour fait d'amertume, d'orage et de tristesse, Quand on sait qu'au delà et qu'après le trépas Nous trouvons ailleurs la joie, l'allégresse.

Ainsi le comprenait celui qui dans nos coeurs A laissé en partant, ô sainte souvenance, Son souvenir aimé que bénissent nos pleurs, Larmes bénies de Dieu, où reluit l'espérance.

Ah ! vous qui regrettez de le savoir là-haut, Vous tous qui l'entouriez d'amour et de caresses Séchez vos pleurs, parents, car au fond du tombeau Vous irez avec Dieu retrouver sa tendresse.

E. MASSICOTTE.